

être à portée de répondre aux questions du roi", nous disent les "Mémoires des Dames".

Mais le fauteuil du roi est vide et l'on se retourne involontairement pour voir si Sa Majesté n'est pas debout contre la porte, selon son usage, "tenant sa canne haute pour servir de barrière, demeurant ainsi jusqu'à ce que toutes les personnes conviées fussent entrées".

On nous donne le choix des places, comme à Madame de Sévigné lorsqu'elle fut conviée à la 51ème représentation d'Esther le 19 février 1689, et sa fameuse lettre nous revenant à l'esprit, nous nous asseyons comme elle "au second banc derrière les duchesses" imaginant que "le maréchal de Belfonds venait se mettre, par choix à notre côté droit et que devant nous c'étoient Mmes d'Auvergne, de Coislin, de Sully".

"L'organistes de la maison, disent les mémoires, accompagnait les voix sur le clavecin". Voici le clavecin qui résonne, la tragédie commence et nous écoutons avec une attention qui n'est peut être pas remarquée, comme celle de Madame de Sévigné, mais qui nous permet de nous isoler en continuant notre rêve. Nous pensons à Racine qui, derrière une tenture de soie rouge, suivait les mouvements des jeunes artrices, écoutait ses vers des lèvres de Madame de Caylus comme il les avait écoutés des lèvres de la Champmeslé, et ne put cacher son émotion le jour où Mademoiselle de la Maisonfort hésita en scène. Et tout d'un coup, nous voyons la scène telle qu'elle dut se produire dans le grand dortoir qui servait de foyer des artistes: "Ah! mademoiselle, qu'avez-vous fait! Voilà une pièce perdue!" dit l'auteur qui oublie un instant qu'il parle à une jeune fille de bonne maison, qu'il est à St-Cyr et non à l'hôtel de Bourgogne. Mademoiselle de la Maisonfort se met à pleurer, Racine se rend compte de sa maladresse, il est d'autant plus marri que la jeune actrice va reparaitre dans la scène suivante avec des yeux rouges, et oubliant toutes les convenances, il tire son mouchoir de sa poche et essuie les beaux yeux éplorés.

Tels sont les souvenirs qui nous revenaient l'autre jour quand, par un après-midi de printemps, nous avons revécu dans le cadre exquis de Villa-Maria une époque si glorieuse pour les Lettres Françaises. Un si bel effort au service de notre cause, celle du culte de la langue française, ne pouvait pas être passé sous silence, *Le Journal de Françoise* qui sait encourager les lettres, doit encore le souligner.

M. MILHAU.

A Propos de la St-Jean-Baptiste

Je me trouvais vendredi, le 24 juin chez une amie qui m'avait complaisamment offert ses fenêtres pour voir le défilé patriotique promis à notre fête nationale. Nos journaux quotidiens, toujours enthousiastes, nous avait tant parlé de cette procession et de tous les préparatifs qu'on y faisait, que, longtemps à l'avance, je me sentais attendrie à la pensée de tout ce que je verrais de touchant et de glorieux dans les chars allégoriques illustrant notre histoire.

Mais hélas! amer désappointement. A part les quelques maigres faits d'armes qu'on y représentait, ce pauvre M. de Maisonneuve, s'il eut pu descendre du ciel le 24 juin de cette année, se serait trouvé peu à son aise pour figurer dans l'étalage ridicule qu'on a fait ce jour-là, étalage plus propre au cirque Forepaugh et Sells qu'à la célébration de notre fête nationale.

Est-il possible que notre histoire, pourtant si féconde, ne puisse fournir à nos processions patriotiques qu'un vulgaire bonhomme Ladébauche, un insignifiant Timothée, et, comme type des braves habitants de nos campagnes aux mœurs patriarcales et douces, une famille Citrouillard dont on se détourne avec dégoût?

En rayant Ladébauche de la fête, nous lui aurions rendu un service appréciable puisque nous lui aurions exempté une visite à l'hôpital, ce qui, je veux bien vous le concéder, ne faisait pas partie du programme. De plus, on eut épargné aux spectateurs la tentation de désirer que le même hors d'œuvre fut également servi au

trop illustre Timothée comme aux très primitifs Citrouillard.

Quelle idée de notre ville et des Canadiens en général ont eu les étrangers venus dans nos murs à l'occasion de notre fête nationale!

Sous prétexte d'amusement, nous saisissons le moyen le plus sûr de nous faire paraître le plus nuls possible aux yeux de nos hôtes et de nos compatriotes anglais. Chacun sait que le ridicule est une arme plus meurtrière que l'épée: les blessures de l'épée peuvent guérir, celles du ridicule: jamais.

Une procession idéale suivant moi, serait une relation de l'Histoire du Canada en tableaux depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Chaque char allégorique porterait inscrit en quelques mots l'historique du fait qu'il représente.

Cela aurait le double but de nous apprendre à fond bien des choses que nous ne savons que superficiellement, et graverait, dans l'esprit de la génération qui pousse, et pour toujours, le passé si intéressant et si beau du pays que nous habitons.

Ce serait une mise en scène un peu onéreuse, me direz-vous. Peut-être, mais ce serait au moins de l'argent bien employé puisqu'il aurait un but vraiment national et élevé et serait plus utile que les sommes dépensées pour la fête que nous venons de si tristement célébrer.

Un moyen encore plus simple de réduire les sacrifices monétaires, serait que, chaque section, mettant de côté le char de leurs industries que nous connaissons toutes par cœur, avec les vis, tournevis, tarrières, compas, etc., appendus à ce char comme des couronnes mortuaires, prit chacune une époque de notre histoire et se chargeât de l'illustrer.

Ainsi répartie, la dépense serait peu de chose et la procession, entre-mêlée, des voitures de nos délicieux Saint-Jean-Baptiste, et débarrassée à tout jamais de réclames pas du tout nationales, offrirait aux visiteurs comme aux gens du pays, un spectacle glorieux et ému, dont ils en garderaient, soyons-en persuadés le plus doux des souvenirs. **Tante Ninette.**